

Trois Temps après la mort d'Anna
Les saisons de l'insoutenable absence

Trois Temps après la mort d'Anna — Canada [Québec] 2009, 87 minutes

Patricia Robin

Numéro 268, septembre–octobre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63582ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2010). Compte rendu de [Trois Temps après la mort d'Anna : les saisons de l'insoutenable absence / *Trois Temps après la mort d'Anna* — Canada [Québec] 2009, 87 minutes]. *Séquences*, (268), 42–43.

Trois Temps après la mort d'Anna

Les saisons de l'insoutenable absence

Selon les spécialistes du deuil, il y a trois phases dans le processus de guérison et le cas le plus difficile est celui de la perte d'un enfant. Pour Catherine Martin, il y a **Trois Temps après la mort d'Anna** et la sobriété est assurément sa signature de cinéaste.

PATRICIA ROBIN

À une époque où l'on calcule son affection au nombre d'amis sur Facebook et autres Twitter, la réalisatrice, pondérée, relativise avec simplicité et profondeur le rapport aux êtres chers. Notre société a perdu ses rituels de deuil; autrefois, une année était accordée pour se détacher émotionnellement d'un défunt; aujourd'hui, il faut être performant trois jours après. Catherine Martin nous ramène à l'essence du drame personnel et démontre qu'il faut prendre le temps d'évacuer sa peine afin d'en guérir réellement et de renaître. Parce que la mort, c'est trop sérieux pour qu'on passe à un autre appel.



Approivoiser l'absence

Pas de flashes-back, pas de fantômes: le film se déroule au temps présent et les scènes oniriques sont traitées de façon réaliste et sans transition.

Alors que les films d'action sèment des cadavres *ad nauseam*, que se multiplient les effets spéciaux et l'utilisation de la technologie 3D, que les spectateurs sont racolés avec des distributions impressionnantes, Catherine Martin riposte à l'hécatombe des valeurs et propose un véritable drame psychologique. **Trois Temps après la mort d'Anna**, à contre-courant du cinéma commercial, nous offre du vrai cinéma d'auteur traitant d'un sujet universel avec une approche bien personnelle. On y aborde un thème auquel, dans notre volonté

d'exister à folle allure, on préfère ne pas s'attarder. Ici, la scénariste et réalisatrice sonde la profondeur du vide laissé par la mort d'une enfant, devenue adulte, grâce à une mise en scène minimaliste aux dialogues rares mais efficaces, aux silences lourds mais évocateurs. Elle y traite de la solitude du deuil, de l'appriovissement de l'absence, du besoin de faire le vide pour laisser toute la place à la guérison. Des plans longs, épurés et pour la plupart statiques nous permettent d'observer pudiquement Françoise (Guylaine Tremblay) qui se donne le droit de pleurer, de crier et de vouloir mourir. Sans prétention, la cinéaste structure la descente aux enfers de cette femme meurtrie en axant son propos selon les trois «R» des théoriciens du deuil: résistance (le choc, le déni), ressenti (l'impact, la réalité de la perte, la ronde folle des émotions) et réinvention (la réorganisation, le réinvestissement dans sa propre vie). Cette mère, détruite par le meurtre de sa fille, anéantie par l'absence soudaine de l'objet de sa fierté, se retire dans la maison ancestrale et entame seule un processus de deuil douloureux et profond. La nature hiémale, froide et austère de Kamouraska, au bord du Saint-Laurent, illustre bien le sentiment de vacuité et de vertige que Françoise tente d'apprioviser et dans lequel elle va sombrer. La blancheur et l'horizontalité des paysages lui rappellent sans cesse le linceul d'Anna. Il nous est alors offert un regard sans complaisance, juste, où la douleur est un passage obligé, où l'absence prend toute la place dans l'existence de la mère vidée de son essence de vie. Guylaine Tremblay, dont le registre de jeu semble infini, incarne ici une femme en état de choc dont la longue plainte viscérale monte à la gorge pour se terminer en secousses lacrymales. On oublie la comédienne pour assister à la déconstruction d'une femme, à ses états d'âme et à sa lente remontée chez les vivants. La profondeur du jeu, des regards et des émotions nous étreignent et la vue de cette douleur est à la mesure du talent de la tragédienne. Loin d'être rébarbative, sa tristesse nous happe, nous interpelle et nous bouleverse. Chacun a eu à affronter la mort d'un parent, d'un ami, d'un amour; ce film nous dit simplement qu'il est normal d'éprouver du chagrin et que le temps est le seul remède.

On y aborde aussi un autre type de mort: l'existence que l'on abandonne pour se ressourcer et repartir sur de nouvelles bases. Le cheminement est le même et l'on a tendance à l'identifier à de la dépression. C'est ce que vit Édouard (François Papineau), un amour d'adolescence, qui sauve la vie de Françoise et qui émergera avec elle de cette période de reconstruction de soi. Édouard est le réconfort dont Françoise a besoin au terme des deux premières étapes de sa démarche. Aussi écorché qu'elle, il



retrouve le goût de peindre des êtres vivants et même d'aimer. Papineau a la carrure et la rusticité du personnage dont les bras sont un refuge, dont les attentes sont une mise en perspective pour Françoise. Sa seule présence est réconfortante, bien qu'on le sente fragile.

L'image épurée et sobre, l'éclairage naturel, les cadrages respectueux de Michel La Veaux se marient à la perfection au montage linéaire dont les plans longs rendent bien la suspension du temps que vit Françoise. Aucune fioriture de temps de narration ne distraie le spectateur de l'intensité de son cheminement. Pas de flashes-back, pas de fantômes : le film se déroule au temps présent et les scènes oniriques sont traitées de façon réaliste et sans transition. Par ailleurs, on ne saurait passer sous silence la qualité indéniable de la trame sonore. Un difficile concerto de Beethoven interprété par Anna, au début du film, devient la blessure de Françoise. La musique de Robert Marcel Lepage vient ensuite sublimer en filigrane la douleur de la mère. De son côté, Marcel Chouinard capte le silence habité de la vie. Dehors, les pas dans la neige craquante, la respiration de l'effort, la neige qui fond sous le corps de Françoise, son cri mêlé à celui des corneilles au fond de la forêt, la rafale du chemin, l'eau sur les battures de glace évoquent des moments d'intense solitude et de détresse humaine. Le silence de la maison que les bruits quotidiens viennent envahir, les planchers qui craquent, le feu qui crépite, les tissus qui se froissent, les sanglots qui submergent laissent toute la place à l'affliction. Le silence est à l'écoute des spectres de sa grand-mère, de sa mère et d'Anna qui la rassurent et s'installent

doucement en elle, rappelant la phrase de Félix Leclerc : « C'est grand la mort, c'est plein de vie dedans ».

Catherine Martin porte un regard très particulier sur les êtres qu'elle observe. Déjà, dans **Mariage**, ce point de vue sensible sur ses personnages féminins leur laissait tout l'espace pour exprimer, avec peu de mots, des sentiments complexes. Ici, sa préhension du désespoir provoqué par le décès d'un enfant est à fleur de peau et explose à l'écran. On peut comparer son approche à celle de son camarade Bernard Émond, dont les films sont autant de petits bijoux fragiles et intenses, mais il y a chez elle cette volonté bien maîtrisée de montrer l'émotion brute et douloureuse, sans fracas ni outrance, qui magnifie son travail de mise en scène. Évoquer le nom de Bergman serait aussi tout à son honneur, car la profondeur, l'analyse, la retenue et l'émotion du cinéaste légendaire se retrouvent dans cette œuvre mature.

Il nous reste à remercier les institutions subventionnaires d'avoir saisi la vision de ce projet et d'y avoir donné leur soutien afin de favoriser une réelle diversité dans notre cinématographie; d'autant plus qu'une réalisation de cette qualité est une excellente représentation du savoir-faire de cette cinéaste qui, sans doute, fera son chemin dans les différents festivals à travers le monde. **S**

■ Canada [Québec] 2009, 87 minutes — **Réal.** : Catherine Martin — **Scén.** : Catherine Martin — **Images** : Michel La Veaux — **Mont.** : Nathalie Lamoureux — **Son** : Marcel Chouinard — **Mus.** : Robert Marcel Lepage, Ludwig van Beethoven — **Cost.** : Caroline Poirier — **Dir. art.** : Caroline Alder — **Int.** : Guylaine Tremblay (Françoise), François Papineau (Édouard), Sheila Jaffé (Anna), Denis Bernard (Jean-Pierre), Denise Gagnon (grand-mère de Françoise), Paule Baillargeon (mère de Françoise), Gilles Renaud (enquêteur), Gary Boudreault (Ghislain) — **Prod.** : Coop Vidéo de Montréal — **Dist.** : K-Films Amérique.